

—Merci, chère mère. Voici la nuit, je te quitte. A demain.

—Comment, tu vas encore passer cette nuit dehors ?

—Celle-ci et les autres, ma mère ; je ne te verrai que dans la journée.

—Encore ton secret ?

—Oui. Mais ne cherche point à le deviner, tu ne le pourrais jamais !

Il l'embrassa et sortit précipitamment.

Dix minutes plus tard, Gaston de Sarmaise entra chez madame Lambert.

Après lui avoir raconté la conversation qu'elle venait d'avoir avec son fils, elle lui demanda quel était son avis.

—Madame, répondit Gaston, Georges a eu raison de vous dire que vous ne pourriez jamais deviner son secret. Ce que vous venez de me confier dépasse tout ce que la raison humaine peut concevoir. Evidemment il y a un mystère, quelque chose d'étrange et d'incompréhensible. Ce mystère, madame, ce secret de votre fils, respectons-le et ne cherchons pas à le pénétrer. Pour qu'il le cache à sa mère, il faut qu'il y soit contraint par des raisons d'un ordre supérieur. Il se dit heureux, vous avez vu qu'il ne mentait pas. Contentons-nous de cela. Qui sait, une imprudente curiosité ferait crouler, peut-être en un instant, l'édifice, fiction ou réalité, dans lequel il a trouvé son bonheur.

Georges passa la nuit sur une chaise et dormit la tête appuyée contre le lit où reposait madame de Borsenne.

Le matin, Jean Frugère rentra chargé de provisions.

A neuf heures, la jeune femme se leva. Elle se sentit plus forte que la veille. Elle fit deux fois le tour de la chambre sans réclamer le bras de Georges. Elle mangea aussi un peu mieux et avec plus de plaisir. Le jeune homme la couvait des yeux comme une mère son nouveau-né. Son regard la mangeait de caresses.

Ils parlèrent longuement de leurs parents, mais il fut absolument décidé qu'ils garderaient le secret du cercueil vide, et qu'elle prendrait le nom de Pradines que Georges porterait à l'étranger.

Vers une heure, le jeune homme la quitta et se rendit chez sa mère.

—Je n'ai pas oublié ma promesse, dit-elle en lui montrant un paquet de billets de banque, voilà tes cent mille francs.

Il la remercia avec effusion. Elle essaya encore de le questionner ; elle aura tant voulu savoir !

—Ma mère, lui répondit-il avec une vive émotion, dès hier je t'aurais tout appris si j'avais pu parler. De mon secret dépend tout mon bonheur ; s'il était découvert ton fils retomberait dans son désespoir.

—Pardonne-moi, Georges, je ne veux rien savoir, rien.

Les robes furent prêtes ainsi que l'avait promis la couturière. Le jeune homme acheta encore aux magasins du Louvre plusieurs confections dont une très chaude pour le voyage. Il porta à Montmartre un habillement complet. Le reste de ses achats fut enfermé dans des malles que Jean Frugère conduisit au chemin de fer de Lyon.

Georges avait remis trente mille francs au gardien du cimetière en lui conseillant de les placer et de s'en faire une petite rente.

Il témoigna à Georges le désir de le suivre à l'étranger. Mais le jeune homme lui fit comprendre qu'il lui serait plus utile à Paris ; il lui confia la mission de surveiller M. de Borsenne et de l'instruire immédiatement de tout incident ou fait qui lui semblerait de nature à l'intéresser.

Un matin, un coupé de remise, dans lequel se trouvaient madame de Borsenne, le visage caché sous un voile épais, et Jean Frugère arrivait à la gare de Lyon, cinq minutes avant Georges Lambert qui, pour éviter une rencontre imprévue, fâcheuse, était venu par un chemin différent.

Ils ne se parlèrent point dans la salle d'attente ; quand l'employé ouvrit les portes aux voyageurs, la jeune femme suivit Georges jusqu'au coupé qu'il avait eu la précaution de louer la veille.

Le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train se mit en marche. Alors madame de Borsenne poussa un profond soupir et mit sa main dans celle de Georges dont le visage était radieux.

XII

Un grand feu flambait dans la cheminée du salon de madame Fontange. La vieille dame, pelotonnée dans un moelleux fauteuil, causait avec son médecin.

—Mon cher docteur, vous avez beau dire, je suis exténuée, brisée, presque morte.

—C'est la fatigue du voyage ; dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus.

—Oh ! je me sens bien, moi, je vais traîner comme cela pendant quelques semaines, et ce sera fini.

—Laissons venir le printemps. D'ailleurs vous avez bonne figure l'œil clair et brillant.

—C'est la fièvre, fit-elle en branlant la tête.

—Vous avez un peu d'agitation, mais pas apparence de fièvre, répondit le docteur en souriant.

—Ah ! docteur, quel voyage et quel triste séjour j'ai fait à Paris ! Un père désolé, une mère folle de douleur.

En un jour j'ai versé plus de larmes que dans toute ma vie, Je n'ai pu supporter tout cela et je suis vite revenue.

—Vous aimiez beaucoup votre filleule ?

—Je l'adorais, cette petite, docteur. Si vous saviez comme elle était charmante, vive, enjouée, aimante, spirituelle... et avec cela une beauté de reine et un cœur... un ange, docteur, un ange !

—Au ciel, ajouta gravement le médecin.

—Oui, docteur, au ciel ; aussi je vais me reconcilier avec Dieu pour l'y rejoindre.

—C'est une bonne pensée, madame, bien que vous ne soyez pas une grande pécheresse.

—Vous ne me maltraitez pas trop, c'est bien. Que voulez-vous ? J'ai vécu follement, comme la plupart des femmes aujourd'hui, pour le monde et les plaisirs. J'ai- mais qu'on parlât de moi ; souvent, j'ai peut-être trop bien réussi. Si j'étais une évaporée, j'avais l'âme fière. D'ailleurs j'aimais beaucoup mon mari ; ce digne et excellent ami, qui ne sut jamais rien me refuser, a été ma sauvegarde. Je me suis laissé faire la cour par amour de la louange, et j'excitais l'admiration par coquetterie. Pendant vingt ans, j'ai trouvé la moitié de mon bonheur dans des chiffons. Un bijou me ravissait, une jolie parure me tournait la tête. Et c'était tout, docteur, vous pouvez me croire.

J'ai été un peu médisante comme toutes les femmes.

Je me suis moquée souvent du manque d'esprit de celle-ci, de la laideur de celle-là et des ridicules de beaucoup d'autres ; pourtant, je n'avais pas un mauvais cœur ! c'est le monde qui est fait comme cela.

Mon mari gagnait des sommes énormes ; j'ai fait beaucoup de bien, quelquefois pour le bien lui-même, mais le plus souvent, je l'avoue, par ostentation, par vanité.

—Chère madame, dit le docteur en souriant, mais c'est votre confession que vous me faites.

—Docteur, c'est mon examen de conscience à haute voix. Dans le monde, continua-t-elle, j'ai eu quelquefois du dépit, lorsque je rencontrais une femme qui me paraissait mieux que moi, mais je n'ai jamais été jalouse ni envieuse, probablement parce que je n'avais rien à désirer. Voilà toute ma vie, docteur, avec ses faiblesses ; je ne sais pas si on trouvera de grands crimes. Mais, bien sûr, le prêtre qui me donnera l'absolution, me pardonnera difficilement d'avoir mieux connu le chemin qui mène à l'Opéra que celui qui conduit à l'église.

—Allons, dit gaiement le médecin, vous en serez quitte pour une neuvaine à Notre-Dame.

—Je vais commencer par donner aux pauvres et aux hospices ; je créerai des lits dans les hôpitaux. Parmi ceux à qui je ferai du bien, il se trouvera sans doute quelques cœurs reconnaissants qui prieront pour moi ; ce sera un acheminement vers le bon Dieu.

J'ai plus de trois millions de fortune, docteur, indépendamment de la rente des trois millions légués par mon mari à Jeanne de Précourt. Moi aussi, je destinai mes millions à cette chère enfant...

—Ne laissez-t-elle pas un fils ?

—Oui, mais M. de Borsenne est son père, et je ne veux pas que cette homme touche à un centime de ma fortune. Je ne ferai peut-être pas de testament. Quand j'aurai beaucoup donné, ce qui restera après moi ira à qui de droit. Ah ! docteur, si ma filleule n'était pas morte je serais moins embarrassée.

En conscience, n'était-ce pas à ma porte plutôt qu'à la sienne, que la mort devait frapper ! Pauvre enfant, mourir à vingt-deux ans, c'est horrible ! Quand une femme est vieille, souffrante et désillusionnée comme moi, mourir n'est rien. C'est le repos auquel elle aspire. Mais Jeanne, ma petite Jeanne entraînait seulement dans la vie ; elle n'était pas heureuse, c'est vrai ; mais elle avait l'espérance de l'avenir. Ah ! docteur, si j'avais pu m'en aller à sa place !

—La mort prend ses victimes partout et dans tous les rangs, répliqua le médecin ; elle n'a malheureusement aucun égard pour la jeunesse, l'intelligence ou la beauté.

—Nous ne le voyons que trop tous les jours, reprit madame Fontange en essuyant ses yeux mouillés de larmes.

Il était déjà tard, le docteur prit congé de sa cliente et se retira. Madame Fontange ne quitta point son fauteuil et resta plongé dans ses tristes réflexions.

Environ vingt minutes après le départ du médecin, un domestique vint lui dire qu'une dame qui semblait être une religieuse, demandait à lui parler. Elle est accompagnée d'un monsieur, ajouta le domestique.

Madame Fontange regarda la pendule. Il était neuf heures.

—Il est un peu tard pour une visite, se dit-elle. Cette religieuse vient probablement solliciter un don pour sa communauté. Je n'aurai certainement pas le cœur de la faire revenir. On peut accomplir une bonne œuvre n'importe à quelle heure de la nuit.

Faites entrer, ajouta-t-elle en se tournant vers le domestique.

Celui-ci ouvrit la porte aux deux visiteurs et se retira.

La dame était enveloppée dans un ample manteau de drap noir, un long voile tombait sur sa poitrine et cachait entièrement sa figure. Elle paraissait très-émue.

Elle fit timidement quelques pas dans le salon.

Son compagnon resta immobile près de la porte.

—Approchez-vous, ma bonne sœur, dit madame Fontange de sa voix la plus douce.

La dame voilée fit deux pas encore.

—Ne craignez pas d'être mal reçue, poursuivit madame Fontange ; dites-moi ce que vous désirez, je promets d'avance de vous l'accorder. Je suis riche, très-riche et je ne sais plus que faire de ma fortune. Je ne puis mieux l'employer qu'à soulager tous les malheureux qui me seront connus. Je suis malheureuse aussi, mon enfant, bien malheureuse, ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur ici-bas, voyez-vous c'est le contentement du cœur.

J'avais une enfant que j'aimais, c'était ma filleule, tout ce que je possède était pour elle, je l'ai perdue ! Maintenant je ne tiens plus à rien, je veux donner, donner beaucoup, donner tout. Venez-vous pour une communauté, une crèche ou un hospice ? Quelle somme voulez-vous ?

La visitante pleurait sous son voile.

—Approchez-vous encore, reprit madame Fontange, asseyez-vous près de moi, venez me parler de ceux qui souffrent.

La dame voilée tomba à genoux devant madame Fontange, en s'écriant entre deux sanglots :

—Ma bonne marraine !

—C'est la voix de Jeanne ! exclama madame Fontange.

Et de ses mains tremblantes elle fit tomber le voile de la jeune femme.

Alors elle reconnut ces beaux yeux qui la regardaient et ce charmant visage tout baigné de larmes.

Elle lui prit les mains, toucha son front et ses joues, puis poussa un grand cri.

—Chère marraine, c'est bien moi, rassurez-vous, dit Jeanne.

—Vivante, vivante ! murmura madame Fontange avec égarement.

La jeune femme l'avait entourée de ses bras et l'embrassait.

—Jeanne, que j'ai vue morte, reprit-elle, Jeanne ressuscitée ! Mon Dieu ! vous ne m'avez pas fait mourir de douleur, ne me tuez pas de joie !

Allons, continua-t-elle après un moment de silence, j'ai honte de ma faiblesse. On dirait que j'ai peur et que je doute encore. Oui, c'est toi, ma chérie, c'est bien toi... Dieu a fait un miracle, qu'il soit loué à jamais ! Tu es venue consoler ta vieille marraine ; merci, mon enfant. J'allais peut-être m'en aller tout de suite ; mais ta présence me rattache à la vie et va prolonger mes jours.

Tu dois avoir besoin de quelque chose, tu es ici la maîtresse ; sonne, appelle tous les domestiques, commande et ordonne.

—Chère tante, pour le moment je n'ai besoin de rien. Mais je vous demanderai, avant tout, de tenir secrète ma présence ici.

—Tout ce que tu voudras.

—Je voudrais aussi vous présenter mon compagnon de voyage.

—Je vous avais oublié, monsieur, dit madame Fontange en se levant.

—Ma tante, reprit Jeanne, c'est M. Georges Lambert.

—L'officier de marine ? fit la vieille dame en examinant le jeune homme avec le plus vif intérêt.

Georges qui s'était approché la salua.

Elle lui tendit la main.

—Mes chers enfants, reprit-elle, madame de Précourt m'a appris beaucoup de choses que j'ignorais ; mais votre arrivée mystérieuse à Fréjus me dit que j'en saurai bientôt beaucoup plus que ma nièce. Monsieur Lambert, voulez-vous satisfaire ma vive curiosité ?

—Madame, dit Georges en souriant, en sortant de Paris j'ai changé de nom ; je m'appelle maintenant de Pradines.

—Et Jeanne, a-t-elle aussi changé de nom ? demanda madame Fontange.

—Ma tante, répondit la jeune femme, je me laisserai appeler madame de Pradines.

(à continuer.)

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la fil de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.